

Marta WESOLOWSKA

Eloges paradoxaux

Le recourbe-cils

En tant qu'œil, je ne peux que me résoudre à admettre que la vie que je mène est merveilleuse. Tout du moins, elle est emplie d'émerveillement à chaque instant. Car c'est moi, et moi seul, qui détiens l'inestimable privilège d'*apercevoir*. J'*aperçois* les motifs cristallins que dessine le givre au bas des fenêtres. J'*aperçois* les rayons obliques du soleil, qui traversent le chèvrefeuille de la terrasse, les soirs de mai. J'*aperçois* les grains de poussière qui flottent au-dessus du lit, et qui dispersent la lumière, le matin, pendant que ma maîtresse, plongée dans quelque méditation juvénile, fixe le plafond.

Chaque fois que j'*aperçois*, je m'émerveille. Le mécanisme est simple. J'ai eu maintes occasions de l'analyser. Nous autres yeux communiquons peu; cela nous laisse tout le loisir de la réflexion. Mais cet émerveillement, si caractéristique de notre condition, va souvent de pair avec l'effroi: la douleur peut surgir à chaque ouverture inconsidérée. Car de multiples dangers guettent l'œil inoffensif.

Je redoute plus que tout les poussières. Les insectes et les doigts sales me provoquent des spasmes de terreur. Mais avant que vous ne me traitiez de peureux - ou pire de lâche - laissez-moi vous donner un exemple: un jour que je m'émerveillais, grand ouvert, des gouttes de rosée sur une toile d'araignée tendue entre deux poutres de la grange, un brin de foin s'est glissé subrepticement entre mon globe et ma paupière, provoquant la vive souffrance que je craignais. Car je ne suis pas dupe, je savais ce qui allait se passer.

Je dois être faible de caractère. Mille fois émerveillé, je me laisse encore attendrir par les mêmes beautés et je m'écarquille, car c'est ainsi que les yeux réagissent. Et j'ai beau savoir que la douleur accompagne souvent l'ouverture exagérée de mes paupières, je continue de m'émerveiller. Après, je me sens bête. Je me dis que je suis la preuve vivante de l'incapacité des yeux à apprendre de leurs expériences. Les mauvaises langues diront : « C'est normal, un œil n'a pas de cerveau! » mais je trouve personnellement l'explication ailleurs: un organe de la vue ne peut, de par sa nature, rester insensible aux charmes de ce monde.

Parmi les objets qui m'affolent le plus, il y en a un qui vient en tête de liste: le recourbe-cils. J'imagine que le terme peut paraître obscur, voire loufoque. Vous vous dites certainement: « Le recourbe-cils, tiens donc ? Et pourquoi pas le révulse-globe ou l'ouvre-paupières? » Mais pour mon malheur, le recourbe-cils existe bel et bien. Il est caractéristique d'une certaine tranche de la population: les adolescentes. Eh oui, me voici entraîné dans cet âge inconfortable. L'adolescente pleure beaucoup. C'est peut-être là pour moi le principal avantage. Les bains fréquents qu'elle me procure compensent un peu la surcharge de produits en tous genres dont elle m'enduit. En plus d'ignorer la mesure, ma propriétaire est très peu préoccupée par l'hygiène. Lorsque je la sens tartiner ma paupière d'une couche indécente de fard, je prie pour que la poudre perfide ne me rencontre pas, mais c'est inévitable. La semaine dernière, j'ai eu le malheur de lui faire lire, dans quelque magazine pour nymphettes, que du crayon appliqué sur le bord interne de la paupière a la miraculeuse faculté d'élargir le regard. De toutes mes forces, j'ai essayé de me fermer afin d'empêcher la naïve jeune fille d'apprendre de telles énormités, mais rien n'y a fait. Ma volonté, comme de coutume, s'est amollie devant la sienne. Depuis, chaque matin, c'est la peur du crayon effleurant ma cornée qui achève de me réveiller...

Mais revenons-en au recourbe-cils. A première vue, l'instrument s'apparente à un ustensile de cuisine, ou à un appareil chirurgical. Quel étonnement lorsque je l'ai découvert au secteur cosmétique! J'ai été saisi de tressaillements lorsque ma maîtresse a empoigné l'outil : un objet

provenant de ce rayon ne pouvait que m'être hostile. Mais jamais je n'aurais pu imaginer ce qui devait m'arriver.

De retour à la maison, l'adolescente, fébrile, a déchiré l'emballage de ses doigts aux ongles rongés malgré le vernis. Elle en a sorti une pince en fer blanc aux extrémités étrangement recourbées. Comme à mon habitude, je n'ai pu contenir mon émerveillement face aux rais de lumière multicolores réfléchis par l'objet. Ils se sont mis à voltiger, à virevolter sur les carreaux de la salle de bains, animant les poissons peints à la surface miroitante de l'onde de porcelaine. Ébahi par ce spectacle, je ne me suis pas aperçu des bandelettes de métal convexes qui s'étaient doucement approchées. J'ai été refermé d'un coup et maintenu dans cet état d'impuissance. Au contact du métal froid sur ma paupière, j'ai été pris de convulsions, roulant désespérément en tous sens. Je paniquais. J'entendais, à travers la paroi du nez, des soupirs qui me semblaient faux: mon voisin droit essayait vainement de masquer son inquiétude. L'instrument en place, j'ai ressenti une seconde de soulagement. Puis, j'ai craint, durant un bref instant, que ma propriétaire, prise de quelque folie de jeunesse, ait résolu de me sortir de mon orbite. La pince appuyant fortement contre mes cils, j'ai compris qu'il n'en était rien. Mais je devinais la douleur de ceux-ci, leurs échines brisées sous le métal impitoyable. J'entendais leurs cris muets mais nombreux. J'ai eu un retournement de pitié, de dégoût, de révolte silencieuse. Jusqu'où l'adolescente peut-elle soumettre son corps? Avec quelle ingéniosité, quel raffinement de moyens! Lorsque la pince m'a abandonné, je me suis découvert entouré de petites tigarettes inertes, rompues en un angle droit. Je ne me suis jamais senti aussi inexpressif, bien que je fusse humide encore de mes frayeurs. Je ne me reconnus pas, ou peu. Sans me laisser le temps de me remettre de ces mauvais traitements, ma maîtresse a attrapé un tube de mascara et s'est évertuée à l'appliquer méthodiquement sur mes pauvres cils brisés. J'ai assisté à l'opération abasourdi, dénué d'énergie au point de ne plus craindre les coulées intrusives de la mixture noire et visqueuse.

Au maquillage a suivi la séance de coiffure, interminable. Puis l'essayage d'au moins quarante tenues, sans exagérer! (La capacité d'observation d'un œil est sa plus grande fierté; il n'exagère jamais, par peur du discrédit).

J'ai ensuite été plongé dans une pièce sombre, encerclé d'une foule de mes congénères, perturbés comme moi, vaguement émus, scrutateurs. C'était une boum. Je comprenais peu à peu: l'évènement était destiné au repérage de garçons. Je me suis prêté à cette tâche avec une certaine complaisance, m'étonnant de la facilité avec laquelle je me laissais prendre à un jeu qui me semblait auparavant si puénil.

Depuis l'application du recourbe-cils, je ne me sentais plus tout à fait moi-même. Comme si cet instrument, si cruellement pragmatique, m'avait ôté mon être. J'étais, plus que d'ordinaire, pénétré d'émotions étrangères, obnubilé par des sentiments à la fois violents et tendres qui n'étaient pas les miens. Une certaine humidité, annonciatrice de larmes aux causes obscures, ne m'a pas quitté de la soirée. Je me surprénais à frémir. Je me suis détourné lorsqu'un regard empli de curiosité a tenté de me croiser.

Je ne croyais pouvoir adhérer pareillement aux palpitations amoureuses de ma maîtresse. Peut-être est-ce encore le signe de ma mollesse de caractère? Je suis un œil bleu, et nous autres avons une réputation liée à la fleur de la même couleur. Nos camarades plus foncés nous taxent souvent de sensiblerie. Peut-être ont-ils raison? Il est vrai que, statistiquement, l'œil bleu pleure davantage que son cousin.

Ma propriétaire, à peine pubère, est en passe d'explorer l'amour. Ses questionnements m'envahissent à mon insu. Depuis quelques semaines, je devine, à travers les mouvements frénétiques que la jeune fille m'inflige dans son sommeil, des songes peuplés de beaux garçons. Je ne peux m'empêcher de rêver aussi. Quels nouveaux horizons vais-je bientôt découvrir? Bien malgré moi, je m'attendris encore. Surtout que depuis peu, la gamine a appris à se démaquiller.

Le tampon hygiénique

Quel soulagement! Quelle révélation! Des générations successives de femmes, de filles, de mères l'attendaient! L'attendaient? Que dis-je! N'osaient même plus l'espérer. Il faut se rendre à l'évidence: il y a de ces inventions inopinées dont on n'aurait même pas su mesurer les bienfaits. Vive les hasards, donc! Vive les découvertes... Elles sont parfois à la source de révolutions, discrètes peut-être, mais tangibles.

Fini les langes! Adieu les bandes d'étoffe de nos aïeules, accrochées au moyen d'épingles à nourrice aux pointes surnoises, de chaque côté de la ceinture. Nos tendres chairs féminines sont enfin à l'abri de ces cruelles piqûres. Terminé, le pénible nettoyage – à l'eau et au sel – des tissus tachés. Jetés aux waters, les amas d'ouate de coton tapissant les fonds des culottes de nos mères, inefficaces et poisseux! Enfin! Quel répit!

Même les fidèles et robustes serviettes hygiéniques, délaissées dans les rayons, devront faire face à l'implacable réalité. Car nous ne tolérerons plus leur lourdeur et leur pestilence! Une invention inespérée nous a libérées de leur protection volumineuse et collante. Ô la liberté de mouvement retrouvée! Vive le confort! Quelle liesse!

L'auteur de cette joie de vivre nouvelle: le seul, l'unique, le tampon hygiénique!

Prix: sept francs et quatre-vingt-dix-neuf centimes la boîte – contenant vingt tampons de taille moyenne, sans applicateur – dans toute grande surface, pharmacies, drogueries, kiosques et tabacs. De multiples marques se disputent ce marché foisonnant. Mais les prix restent démocratiques, à la portée de toutes les familles!

Pour la plus grande sérénité des ménages, le tampon se jette tout simplement dans la cuvette des WC! La sortie des poubelles, tâche quotidienne des maris, ne s'accompagne plus (enfin!) des effluves odorants de serviettes imbibées de sang menstruel. Étonnante paix domestique! Les exhalaisons persistantes et les traces de sang matinales sur les draps appartiennent désormais au passé. Hourra à la blancheur du linge retrouvée! Les taches brunâtres tenaces sur la lessive séchant au balcon ne troubleront plus les déjeuners dominicaux!

L'usage du tampon se transmet désormais dans l'intimité du cocon familial, de mère en fille: apprentissage obligatoire de la féminité moderne. Aux adolescentes effarouchées devant l'objet répond tout le savoir-faire maternel. Mais à chacune son modèle. Les débutantes préféreront les petits calibres avec applicateur intégré, alors que leurs mères ne s'effrayeront pas devant les tampons superabsorbants, à appliquer avec les doigts. Cette étonnante dextérité de la femme au foyer est le fruit inattendu d'une longue expérience domestique. De plus, la ménagère, toujours l'économie familiale en tête, préfère les modèles robustes vendus par paquets généreux.

Essayez d'imaginer l'appréhension de la jeune fille à peine pubère, jugeant l'objet encore emballé dans son papier brillant: notons que les versions pour adolescentes ressemblent à s'y méprendre à des bonbons... Quelle humiliation si un camarade de sexe masculin découvrait un de ces petits dispositifs dans la trousse d'école de l'intéressée... Honte suprême! Rougeurs et bégaiements!

Songez aux innombrables barrières psychologiques et morales qu'elle devra briser, afin d'accepter d'insérer ce corps étranger dans son intimité la plus secrète et la plus farouche, demeurée vierge et mystérieuse pour sa timide propriétaire! Mais l'appel de la piscine rompt bien souvent la résistance de la demoiselle.

Figurez-vous une salle de bains confortable des classes moyennes. Le canard repose sur le bord de la baignoire, aux côtés du rasoir maternel, indispensable à la maintenance hygiénique des aisselles. Au-dessus du lavabo trônent l'éternel blaireau (héritage du grand-père) et la mousse à raser, discrets représentants du patriarcat dans ces lieux voués à l'édification de la féminité.

L'adolescente emplies de doutes est assise sur le siège des toilettes, ce lieu habituellement si

rassurant, qui garde encore le souvenir des premières expériences enfantines d'excrétion autonome. Chamboulement soudain! Les pieds de la jeune fille s'enfoncent dans le tapis de bain rose à franges. Tenant l'objet dans une main, elle médite sur son angle d'attaque optimal. Cette question l'obnubile, tant elle est préoccupée, à ce stade encore si tendre de sa vie, par l'éventualité de la douleur. Car malheur à celle qui, en proie à l'abattement après de nombreuses et maladroites tentatives, aura abandonné l'espoir de dénicher le bon emplacement. C'est alors que le discret cylindre d'ouate de viscosité déploiera tout son potentiel nuisible. La malheureuse jeune fille, prise de tortillements effrénés, ne songera qu'à trouver un lieu isolé où elle pourra déloger le gêneur en toute quiétude. Et cette infortunée expérience aura tôt fait de détourner cet être délicat de la jouissance d'une sérénité inespérée.

Heureusement, de derrière la porte des waters – intimité oblige – la voix apaisante de la mère (de la tante, grande sœur ou encore bonne copine – mais gare aux mauvaises fréquentations!) rassure la débutante et guide les mouvements de ses doigts inexpérimentés. Une fois la prouesse accomplie, elle accueille la novice au creux de ses bras chaleureux.

Après le soulagement vient la surprise. Quelle étonnante sensation de liberté! Quel confort inattendu... On ne sent rien... Aucune impression physique ne trahit cette présence si intime! Bientôt, d'objet perturbateur de l'âme (rappelons ici la sécurité affective) et du corps (surtout!), le tampon deviendra complice. Une fois les gestes assimilés, il restera seul garant du bien-être féminin, unique réceptacle du flux menstruel qu'il capte à la source, empêchant la propagation d'humeurs nauséabondes. Comment pourrions-nous désormais renoncer aux bienfaits de cette hygiène corporelle nouvelle? Jamais plus nous ne nous infligerons la présence de liquides organiques d'origine douteuse! Comment avons-nous pu accepter si longtemps que nos époux, nos amants subissent les relents continus d'une fécondité putride? Vive le tampon, miraculeuse invention qui clôt la leçon hygiénique de l'ère postindustrielle!

L'épilateur électrique

Cela se passait dans une salle de bains, un samedi après-midi à la mi-mai. Il y avait deux personnages:

E- comme efficacité - était un Epilateur électrique flambant neuf.

P- comme le P médian du verbe s'emporter – était un Poil incarné, d'âge inconnu.

E: Hé oh! Mon ami! Me ferais-tu le plaisir de sortir de ton trou?

P: ...

E: (*à part, un peu plus loin sur le mollet*) Bougre de poil! C'est bien la troisième fois que je passe.

(*à P*) Bouderais-tu peut-être?

P: ...

E: (*à part, à droite du genou*) Comme s'il n'entendait pas mon vrombissement. Il le fait vraiment exprès, pardi!

(*à P, complaisant*) Tu sais bien que ça ne sert strictement à rien, enfin... Rends-toi à l'évidence, je finirai bien par t'attraper...

P: ...

E: (*avec une pointe d'agacement*) Est-il nécessaire de te rappeler que je suis équipé de l'option « gommage »? Dois-je vraiment t'expliquer qu'elle sert justement à dégommer en profondeur les gêneurs dans ton genre? (*de plus en plus irrité*) C'est écrit en toutes lettres sur ma coque. Tu ne sais pas lire peut-être ? Ou alors, tu t'es si profondément enfoui que tu ne vois plus rien?

P: ...

E: (*à part, au dessus de la cheville, surpris par son exaspération*) Voilà que je me mets à énumérer mes qualités comme quelque vulgaire modèle de grande surface...

(*à P, avec une violence soudaine*) J'en ai plus qu'assez des avortons de ton espèce! Un poil véritable se défendrait. Toi, tu t'enterres! Tu n'es qu'un lâche! Un dégénéré! Un germe de bouton! Une promesse d'infection!

P: (*poliment*) Monsieur l'Epilateur, je vous serais reconnaissant de mettre fin à ce vrombissement incessant.

E: (*à part, sur le mollet*) Ah voilà, il a retrouvé la parole.

P: (*avec détermination*) Je me permets d'ajouter, en ce qui concerne vos menaces et autres insultes, qu'il en faut davantage pour atteindre un poil incarné.

E: (*jubilant*) Je reconnais bien là ceux de ton espèce. Totalement incapables de s'exprimer à découvert...

P: (*toujours poliment*) Je vous prie, Monsieur, de cesser ce tapage.

E: (*insolemment*) Je ne parle pas aux anonymes. Contrairement à toi je suis d'un genre direct, j'assume le fait de parler face à face. Montre-toi et on discutera.

P: (*un ton plus haut*) Puisque tu ne veux pas comprendre, je me dois de te fournir quelques explications. Jamais aucune machine vrombissante n'a délogé un poil incarné. (*s'oubliant*) Et ce n'est pas toi, blanc-bec prétentieux et clinquant, qui sauras mettre en péril notre pérennité. Nous en avons vu d'autres comme toi, bourdonnants d'orgueil, fraîchement sortis de leur emballage, la coque luisante, les pincettes étincelantes... La suffisance de ta petite tête gommante ne te distingue en rien de tes semblables. Produit en série, tu oses me taxer d'anonymat ?

(E réalise que l'emportement de P le fait peu à peu se déplier et se rapprocher ainsi dangereusement de la surface de la peau. Il vrombit de plus belle, espérant faire sortir P de sa cachette épidermique).

Monsieur Babyliiss Junior croit connaître les poils ?

Tu penses sans doute que les mois passés à prendre la poussière sur une étagère de supermarché t'ont donné la sagesse? Ou est-ce le fait de courir désormais sous les jupes de notre propriétaire qui alimente ton amour-propre ?

E: (*déconfit*) Je viens d'une boutique spécialisée...

P: (*qui n'a rien entendu*) Parce que Monsieur croit qu'un vulgaire engin en plastique, à piles de surcroît, pourrait menacer ma tranquillité? Nous autres, poils incarnés, sommes des êtres discrets...

E: Plus disgracieux que discrets, je dirais...

P: (*poursuivant un soliloque si longtemps retenu, adressé désormais aux épilateurs du monde entier*) ...aimant le silence, à l'inverse des gadgets de ton espèce. C'est bien ce qui m'insupporte le plus chez les appareils comme toi: votre exaspérante volubilité. Et quelle monotonie dans vos répétitifs propos! Cette autosuffisance de l'objet pragmatique: l'insipide certitude d'être utile! Il suffit de vous brancher et vous vous mettez à pérorer sur l'importance de votre devoir, la pertinence de votre mission ! Jamais aucun épilateur n'a su rester silencieux. Votre obsession si futile de l'efficacité vous cantonne à deux phases: la veille et l'action monocorde. Car l'épilateur ignore la notion du temps. Il n'a jamais attendu le moment propice pour s'exprimer. L'épilateur sait-il attendre? Lui qui jacasse constamment, s'arrête-t-il parfois pour penser? Satisfait, endormi dans sa pochette, la nécessité de croître, d'évoluer ne l'effleure pas. Stupide produit prêt-à-l'usage...

P, en s'emportant ainsi, oubliait une réalité éternelle: le fait de s'exprimer, pour un poil incarné, se traduit en langage sensible par son émergence hors de la protection de sa matrice. L'expression désincarne le poil, il en a toujours été ainsi. Le retour à l'état confortable et méditatif n'est pas possible. Ivre de sa liberté nouvelle, P n'avait pas remarqué le mutisme soudain de E. Mais la propriétaire des deux protagonistes, moins aveugle que P et plus expérimentée que E, n'ignorait pas les coutumes des poils. Profitant de l'égaré verbal de P, elle se saisit d'une pince à épiler et mit prosaïquement fin à son tout premier monologue.